

intermédiaire, une tête de pont à partir de laquelle serait lancée la prochaine offensive; et encore, surtout dans l'hypothèse où la pénurie de pétrole menacerait vraiment l'Union soviétique et ses clients du COMECON, que cette étape subséquente sera abordée dans un délai raisonnable préalablement à la crise énergétique dont le seuil critique est situé en 1985. Ce qui mettrait la date quelque part entre 1981 et 1983. En sommes-nous vraiment là? Si oui, notre sort serait en train de se jouer en ce moment même et l'avenir dépendrait du succès ou de l'échec des rebelles afghans.

L'après Brejnev

De fait, l'Union soviétique s'est trompée aussi. Non sur l'opportunité de son coup de force mais sans doute sur la manière et sur la conception de l'opération. D'abord on ne combat pas en Afghanistan comme en Afrique, c'est-à-dire par Cubains interposés; on ne combat pas non plus comme dans les rues de Budapest ou encore de Prague, avec des blindés lâchés face à une masse humaine pratiquement sans arme; en outre, l'hostilité du terrain conjugue ses effets à ceux d'un effritement incontrôlable de l'armée afghane elle-même. Tout ceci se trouve confirmé par l'ampleur des effectifs mis en œuvre. Même en imaginant que Moscou voulait frapper vite et fort, la demesure est évidente.

C'est qu'à l'origine se trouve un choix propre à la mentalité des dirigeants soviétiques: depuis le renversement de Mohammad Daoud par Noor Taraki, l'homme en place a systématiquement été sacrifié plutôt que d'être consolidé, chaque arrivant étant toutefois moins connu et moins populaire que le partant. ... Jusqu'au jour où a pu émerger le célèbre inconnu Babrak Karmal ayant l'étoffe dont on fait les fantoches et qui, huit pleins mois après son accession à sa relative part du pouvoir, cherchait encore à asseoir l'emprise de sa faction par la voie des assassinats et liquidations de ministres. ... Devant ainsi porter à bout de bras un régime non représentatif et impopulaire, les Soviétiques se trouvaient donc dès le départ à combattre sur deux fronts instables, l'un politique et l'autre militaire. Abstraction faite de ce qui pourrait être considéré comme troisième front, c'est-à-dire celui des retombées et des réactions internationales.

Tout ceci pour dire que les Soviétiques sont en Afghanistan pour y rester. Le coût est trop élevé, et un recul militaire et politique est hors de question; même si un jour le mythe de la «neutralisation» prenait forme, ça prouverait une chose: que Moscou a stabilisé une fois pour toutes la situation en Afghanistan à son avantage irréversible.

Cette erreur d'ordre tactique, paradoxalement, ne fait que confirmer et non infirmer l'hypothèse du choix délibéré fait par le Kremlin d'entreprendre coûte que coûte le virage d'après Brejnev. En fait, dans le coup de force en Afghanistan, le Kremlin obéit à des priorités d'ordre intérieur. Mieux: de l'ordre du leadership intérieur soviétique.

Ainsi la nature expansionniste du communisme étant connue, le moment choisi constitue l'élément significatif. Les circonstances propices extérieures que nous avons évoquées apportent la moitié de la réponse. L'autre moitié, et